

TROISIÈME ÉDITION DE WEBEKPHRASIS

# SCIENCE FICTION

Ekphrasis est une revue de création littéraire. Née sous l'empreinte de l'antique *εκφράσις*, ou la description exhaustive d'une œuvre, sa démarche en est dérivée. C'est dire que nous incarnons un mot, un thème ou un concept par cette chair littéraire qu'est le texte. C'est dire que nous transfigurons les objets en monuments, que nous travestissons les êtres avec des lambeaux de parole. Soutenant l'inconnu à bout de bras, la revue Ekphrasis propose des imitations sans origine, un passage entre l'imaginaire encore informe et la mise en corps de l'écriture qui s'ouvre, explorateur, sur l'éden des lettres.

SOMMAIRE

**L'itinéraire préféré des rêves**

JULIEN CHAUFFOUR

**Ia**

CÉDRIC TRAHAN

**Morphologies**

ELISE WARREN

**Les dernières secondes d'un glacier**

ÉMILIE GINGRAS-BERGERON

**[Re]sentir. Néo-Ω**

**Nébuleuse**

L'INITÉRAIRE PRÉFÉRÉ DES RÊVES IA MORPHOLOGIES LES DERNIÈRES SECONDES D'UN GLACIER  
[RE]SENTIR. NÉO-Ω NÉBULEUSE

# L'ITINÉRAIRE PRÉFÉRÉ DES RÊVES

JULIEN  
CHAUFFOUR



Tu patines.  
Le vent souffle sur ton visage.  
S'immiscé dans la moindre ouverture.

Je ne sais pas quand tu as commencé.

Le brouillard flotte sur la glace.  
Tous les deux sont infinis.  
Tu respires, le rythme est important: poumon, jambe, inspiration,  
glissé.

Tu traces dans le blanc un mouvement qui s'efface. Tu ne laisses rien derrière toi. J'ai des difficultés à te trouver.

Tu montes le camp. Tu chasses. À la vue d'un arbre mort, la chance d'un feu. Tu cuis tes lanières de viande.

La glace éternelle.  
Parfois, le brouillard change de texture. Léger comme une brume, ou dense comme la nuit, plus blanc que la glace. À d'autres moments, c'est la glace qui devient bleue comme du métal, ou dur comme du diamant, et si lisse d'inviter ainsi la vitesse!  
Tu patines encore.

Ce moment où un arbre est apparu sur ta trajectoire. Si le brouillard avait été plus épais, peut-être te serais-tu blessé. Tu n'es pas passé loin. Une blessure: la mort.

Mort de froid ou mort de faim... mort d'immobilité.  
La vie du mouvement. C'est peut-être pour ça que tu as commencé

à patiner. J'essaie de deviner l'endroit d'où tu es parti, mais en vain: je suis de l'envers. De l'autre côté.

Les animaux des glaces ont fini par te livrer quelques secrets. Où trouver la nourriture, comment boire, comment chasser. Ta survie est dédiée. Tu donnes tout à ce mouvement, à cette trace alternée d'un patin à l'autre. Sans fin, oui, tu patines.

À la fin de chaque journée, l'humidité de ton corps autour de ton visage: tes larmes de vitesse figées sur l'entour de ton masque. Tes expirations en stalactites obliques, ton souffle glacé à la bordure de ton capuchon.



Tu patines encore.

Il arrive que tu rêves de voir des couleurs. Que tu rêves de trouver ce point invisible d'où l'élévation serait possible, selon une trajectoire tangentielle. Et s'extraire du brouillard, comme si de rien n'était, comme par magie. En vitesse.

Que ferais-tu sans la glace pour porter ton mouvement?

Elle est la surface sur laquelle ton cœur bat.

Il arrive que tu espères croiser un frère ou une sœur. Trouver un semblable. Mais quelles sont les chances, sur cette étendue, de croiser quelqu'un?

Y a-t-il un autre que toi dans cette immensité?

Tu as failli heurter de plein fouet un arbre mort, c'était déjà une chance... une preuve d'existence. Que demandes-tu de plus?

Rien.

Reprends le mouvement. D'un appui à l'autre, d'un équilibre à l'autre, le poussé alterné de tes cuisses se prolonge en glisse: profite-en, économise ton énergie, sers-toi de cette bonne glace, vierge et lisse. Bienfaisante. Pas d'autres questions que celles que pose la droite à la gauche: l'important est de continuer d'avancer chaque jour, à travers le froid et le brouillard perpétuel.

Tu crées le mouvement. Tu es une émotion en noir et blanc, dotée d'un corps et d'une respiration. C'est ainsi que je peux te trouver.

Et que peut-il se passer d'autre? Chaque jour est mouvement pur, et même dans tes rêves, tu patines encore. Que pourrait-il arriver, si ce n'est toi?

Tu n'attends plus rien, c'est cela qui arrive, à chaque instant.

Tu te plais à fendre l'étendue blanche, à repérer les subtiles variations dans la texture de la glace, à observer les changements de composition du brouillard. Des indices pour ta survie. Si tu n'excelles pas dans la continuité de ce mouvement, tu mourras.

Tu mourras un jour, c'est sûr. Tu feras une erreur, et ce sera la fin du mouvement. La seule fin honnête de ce voyage noir et blanc. Ta vitesse traverse la lenteur.

Il est possible que, même mort, tu continues à patiner.

Cette pensée te fait sourire, sous ton masque. Il n'y a d'ailleurs plus que la conscience aiguë de la mort qui te fait sourire. Et quand le feu s'allume, à la fin de la journée, cette sensation de vie intense.

Le reste du temps, tu te voues à ce mouvement de conscience et de sensations. Tu es, parfois, étonné de la clarté qui est en toi.

Sois donc ce passant glissant des glaces, fendeur de brouillard et subtil déposeur de question, oublieux de la naissance et de la mort.

Tes traces: quelques arcs de disparition, qui prouvent que tu n'as pas été là bien longtemps, et qui seront bien vite avalées par la glace et le brouillard. Je dois faire des efforts pour deviner ta présence.

Tu as mis longtemps à le comprendre, car la direction n'importe pas. Il suffit de patiner, encore et encore, chaque jour, dans l'ivresse du mouvement.

L'adorable avancée.

Tu aimes l'air froid sur ton visage. Seule preuve de vitesse, dans la pâleur qui t'entoure.

Dans le brouillard, le jour n'est plus qu'une lumière blanche et diffuse qui t'indique que la nuit approche.  
Il te faut monter le camp. Tu t'arrêtes. Tu es abasourdi par le mouvement qui persiste en toi, comme chaque soir.

Même immobile, quelqu'un continue de patiner au fond de toi.

Déjà, tu sens le doux repos envahir doucement tes jambes. Il faut encore s'occuper de ce lièvre des glaces que tu as attrapé. Poser les récupérateurs d'eau. Je te trouve d'une rare force.

Ta respiration se calme, tu relèves ton masque. Tu laisses l'inertie de la journée s'atténuer, au fond de toi, tu observes la blancheur.

Le vent n'est pas très fort ce soir.

Le froid conserve intacte la beauté du monde, même si tu peux seulement voir ce que le brouillard te permet. La glace a les reflets bleutés des grandes profondeurs.

Le crissement de la morsure des patins sur la glace a disparu: c'est le silence du soir, après l'hypnose de l'endurance.

Le silence du froid, le silence intouché. Tu écoutes. S'ouvre la porte, vers la chose en toi qui respire. Dresse l'oreille, agrandit le vide.

Guette comme un animal, ce sont eux qui t'ont appris.

Il n'y a plus rien.

Tu es bien. Tu es une chose qui respire.

Après tes obligations du soir, ton ventre est plein, tu t'endors.

Tu rêves que la lame du patin gauche se brise, mais tu es lucide. Tu sais que c'est impossible. Tu sais que tu es dans le songe. Fais attention à toi cependant. Je ne peux plus t'aider.

Tu rêves, comme bien souvent, que tu arrives à la Montagne Pâle. Depuis le sommet, tu peux voir la mer infinie du brouillard. Tu pleures. Être au-dessus de cette étendue blanche. Voir le soleil. Cette fois, le rêve se prolonge. Une femme-sortilège te rend visite. Tu sais que tu peux lui faire confiance: elle te montre le chemin que tu dois suivre. Elle le dessine, dans le brouillard de la plaine, jusqu'à l'horizon. Elle te montre l'image d'un campement gigantesque, une ville de tentes colorées, mystérieuse et animée, qui se construit le soir pour disparaître au matin. Une cité vivant le temps d'une nuit. Tu devines que c'est ta destination. Alors la douce femme-sortilège se penche vers toi. Avant de disparaître, elle te chuchote à l'oreille un secret d'une terrible importance. Tu sais que tu ne la reverras jamais.

Tu te réveilles.

De la lumière du soleil, tu te souviens. Tu as l'impression de la sentir encore sur ta peau. De l'image de cette ville d'une seule nuit. De la femme-sortilège qui t'a chuchoté à l'oreille. Tu te souviens.

Mais impossible de se rappeler les mots qu'elle a prononcés.

C'est le matin. Une jambe entraîne l'autre. Souffle, respire, lance le genou, ressens le transfert du poids: tu aimes travailler le passage de l'énergie d'une jambe à l'autre. Dans le blanc perpétuel, la glace est dure et froide. Le brouillard, épais et silencieux.

Je ne trouve plus de passage jusqu'à toi. Je te distingue encore.  
Bientôt, tu seras seul.

Tu as oublié le secret, mais pas son importance. Cela te tracasse.  
Dans l'immensité blanche, tu perpétues le mouvement comme tu  
l'as toujours fait, à travers le froid et la monotonie. Les mots  
oubliés creusent un puits, en toi. Apparaissent des galeries dont tu  
ne soupçonnes pas l'existence. Non loin des précipices, chaque  
fois qu'un de tes patins fissure la glace, tu te surprends à poser  
une question.

Soudain, il te manque quelque chose, fugitif secret.

Par où faut-il aller?

Par où faut-il aller?



# IA

CÉDRIC TRAHAN

Nous sommes nus.

Sous les couvertures. Nos corps sont juxtaposés. Enchâssés. Je sens ces fesses contre mes hanches. Contre mon sexe, lourd. Je découvre sa nuque. Elle frissonne, cambre son dos. Elle se faufile auprès de moi. Au plus près, de moi. J'embrasse son duvet et ses cheveux.

— Je t'aime, lui dis-je.

— Mon amour, dit-elle. De dos, de loin.  
Moi aussi.

Elle se retourne. Face à face. Ces yeux clairs parlent dans la

pénombre. Trop clairs. Embrasse-moi, disent-ils. Elle dépose sa main froide contre ma joue. Avec un signe d'avancer, de me tendre vers elle. Embrasse-moi. Je m'approche. Une main sur ses hanches dures. Comme du métal. Je m'approche, encore. J'esquive à plaisir. Embrasse-moi. Je sens ces lèvres, mobiles, contre mes lèvres. Je plonge, elle m'attrape, je ne sais pas. Entre deux soupirs: je t'aime. Entre deux halètements: je te veux. Dit-elle, grimpante. Par-dessus, elle aime mon torse. Mes épaules agrippées. Mes hanches serrées.

— Approche.

Je m'accroche. Ses côtes, froides. Barreaux de fer.

En indien. Sans dessus, bras dessous.

— Ia...

— Oui?

J'ai peur. Je n'ai pas peur.

— Tu es glaciale.

Volontairement, sans sourciller, elle rougit. De chaleur.

— Merci.

— Désolée,  
je n'en ai pas toujours conscience.

— Ce n'est rien, je t'aime.


Comme tu es.

Je mordille son cou. Elle rit. Tout est oublié. Déjà. Comme à chaque fois. J'effleure jusqu'à ses bras, ses mains, ses doigts. Souriante, chatouillée. Je navigue sur son ventre. J'escale à l'orée de ses seins. Dévie jusqu'au long fleuve tranquille de ses cheveux immuables. Veux-tu...

Jeux de regards. Dans la pénombre.

— Mes seins...

— Oui...

Je reprends le mouvement. De ses cuisses aux vagues de son ventre. Je caresse ses aréoles, ses mamelons. Soudain. En indien. Nos torses s'accostent. Elle doit sentir ses seins me frôler. Je les lui masse. J'entends le couinement plastique de sa chair. Ses yeux se ferment. Puis ses lèvres s'entrouvrent. 

Tu chuchotes. Tu t'effondres de désir.

— Veux-tu...

Hm hm. Je comprends. Sur le dos. Couchée. Elle ouvre ses jambes, arquées d'accueil. Je glisse mes poings sous ses fesses. Pour monter son sexe. À hauteur de langue.

Sa vibration électrique, venue de l'origine du monde, me dérouté.  
Chaque fois. Encore aujourd'hui. Elle m'impose une pensée. L'idée  
de sa machinerie. Intérieure. Cachée.

Je couvre ses cuisses de baisers. Petit à petit. Ses poils se  
dressent. Je pense:

Un mécanisme.

Une chair de poule. Autour de ses belles et grandes lèvres.  
J'escalade le mont Vénus. Je happe sa pilosité montagnaise.  
Froide. Comme le rocher. Artificielle. Et alors?.. Réelle, du reste.  
Mais autrement qu'humain. J'y pense. Encore. Même...

— M'aimes-tu?

— Depuis un an,  
mon amour  
jour après jour.

Un silence.

— Toi, m'aimes-tu?

Je hoche la tête.

— Même lorsque tu as appris que...

Passant ma main sur sa peau.

— Malgré...

Pinçant sa peau. M'arrosant de ses cheveux. Elle prenait son corps.  
En défaut.

— Ia... oui!

Je couvre ses cuisses de baisers. Petit à petit. J'insère le bout de ma langue. Au doux creux de son sexe. Petit à petit. Je picore, ici et là. Humidité et moiteur vont et viennent. Je passe. Une fois. Deux fois. Ma langue, sur son clitoris.

Rouge métallique.

Durant un an, j'ignorais tout de toi. De ton électricité. J'ignorais tout. Sauf tes yeux clairs. Trop clairs. Trop brillants. Surdouée, te disais-je. J'ignorais ta voix. Humaine, autrement qu'humaine, synthétiquement tienne.

— J'aime tellement  
ce que tu me fais  
tu le fais bien

Je lèche le bout exhibé de son clitoris. De haut en bas, son sexe, liquéfié. Elle gigote. Sous mes poings. Ses fesses vacillent. Au loin, son ventre valse. Ses seins entrent dans la danse. Ses doigts creusent son sternum. Les draps du lit. Ma chevelure en action.



Un an de restaurant. De cinéma. D'étude. De bavardage. De confidences. De secrets chuchotés chez l'un, chez l'autre. Un an d'amitié. Puis, après un cours, un baiser.

Et tu m'as parlé de ton père. Ingénieur.

De ta jeunesse. Tu étais vieille d'à peine quelque mois.

De ta famille. De tes six sœurs jumelles. Mort-nées.

J'enfonce ma langue. À la frontière. Au seuil, de ton vagin. Tu gémiss, tu cries.

— Ça va, toujours?

— Oui! Oui! continue!

Encerclé de mes caresses. Ton orifice vaginal secrète. En catimini. Pour moi seul. Un filet de ta jouissance. Je te goûte. Gouttes à gouttes: tièdes, sucrées, salées, amères, amoureuses...

Nous étions pris avec l'idée. De notre amour, impossiblement épris. C'était quitte ou double. Dès lors, je me dis:

je suis impuissant  
à penser  
la solitude  
autrement qu'ensemble

Tu as appris mon corps. Humain, avec toute sa chaleur. Et son besoin d'eau. J'ai écouté tes couinements épidermiques. J'ai dompté ma frayeur des chocs électriques.

À travers mon amour, j'ai oublié tes origines, véritablement mécaniques. J'ai abandonné tous mes doutes. Mes soupçons. Mes enquêtes.

J'essuie ma bouche. Ton sexe mélangé, de nos salives. Encore...? demandes-tu. Interrogative en plaisir. Je retourne à ton clitoris activé. Je me demande: comment fonctionnes-tu? De nouveau, tu m'écoules... D'où..? Tes seins tremblent. Pourquoi tu aimes..? Quels codes, quelles balises réagissent, ici? Et là?

Pris d'un vertige numérique, je m'estompe. Je voyais tout. Les travers d'une vitre. Dans son corps diaphane. Ses microprocessus. Ses caméras. Ses moteurs articulaires. Sa canalisation. Son flux d'énergie. Sa sémiotique, érotique, robotique...

Ébranlé, je me couche, en cuillère. Elle est froide. Rapidement chaude. Comme si elle s'en doutait. Nous nous serrons. Enlacés.

— Je t'aime.

— Moi aussi.

Immédiatement. Ces mots. Trop, immédiatement. Trop, vite. Automatiquement.

Encore.

— Je t'aime, Ia.

Un instant.

Elle me regarde. Du fond de l'âme. Dans le blanc des yeux.

— Je t'aime, aussi.

Je veux tout lui dire:

— Tu sais...

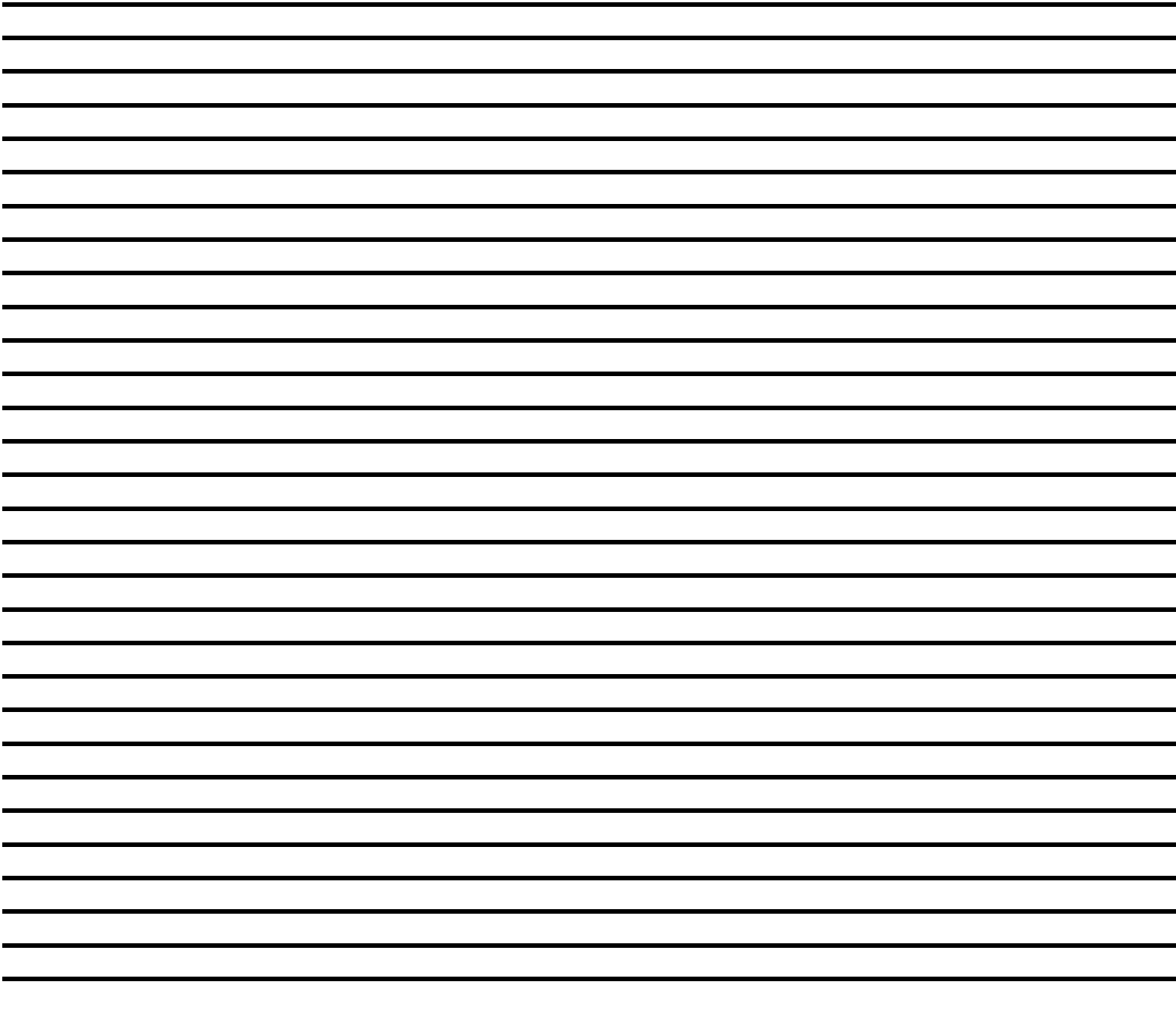
Elle m'interrompt.

— Oui.

— Oui?...

— Oui, repose-toi:

— Nous avons, continue-t-elle, toute la vie  
pour apprendre à vivre.



# MORPHOLOGIES

ELISE WARREN

Anne se réveille un matin et appelle Annie. Anna répond et se regarde dans le miroir. Annie ouvre l'écran et la conseillère en esthétique suggère des lèvres pulpeuses. Anne considère les cheveux rouges. Anna demande à Anne comment elle compte se parer. Son visage de la veille est déjà démodé.

Les trois femmes habitent le même centre. Anne désire se conformer, Annie veut l'extravagance et Anna hésite toujours entre l'aspect naturel ou pompeux de son visage. La veille, Annie avait les pommettes si saillantes que ses collègues de travail avaient ricané: Annie avait surinterprété la mode du jour. La même journée, Anne avait opté pour un visage sobre qui, pourtant, ne passa pas inaperçu, à son plus grand malheur. Et Anna avait troqué les yeux bleus qu'elle portait constamment pour des yeux jaunes. Sur le coup, personne ne l'avait reconnue. Heureusement que son collier identificatoire inscrivait en lettres moulées son nom complet ainsi que le code-barre lui permettant d'accéder aux lieux publics du centre.

Anna, Anne et Annie s'appellent donc tous les matins pour conseiller et être conseillées sur leurs apparences. La conseillère en esthétique continue d'énumérer dans chacun de leurs appartements la liste des éléments à tendance aujourd'hui: un grain de beauté, de préférence du côté droit du visage, des yeux caramels et en amande, des cils très longs, un maquillage chargé, un nez droit, un front large, des cheveux noirs, une mâchoire dure, une couleur de peau ambrée, des oreilles de taille moyenne et des sourcils très arqués et épais. Le corps n'est pas détaillé, puisque toutes ont le même, gracieuseté du centre. En entendant ces commandements, Annie sourit, Anne reste silencieuse et Anna soupire. Annie demande à son miroir de dupliquer le modèle du jour sur son visage et elle procède ensuite à quelques ajustements, question de donner un peu de caractère à son visage. Anne décide

d'ajouter de minuscules rides au coin des yeux, pour rappeler aux gens son âge d'or, parce que quelques jours plus tôt on l'avait prise pour une mineure. Et Anna conserve ses yeux bleus. Les trois se rassemblent avant de prendre l'ascenseur et se complimentent sur leurs nouveaux visages. Annie et Anna n'osent pas dire à Anne à quel point son choix est mauvais.

Plus tard dans la journée, Anne et Anna se donnent rendez-vous dans le parc intérieur surplombé d'un énorme puits de lumière. Anna cherche Anne partout. Elle aborde chaque femme. Elle-même se fait aborder à plusieurs reprises. Tout le monde se ressemble. C'est alors que ce défilé de femmes identiques la choque.



Anna retourne promptement à l'étage vers son appartement. C'est au tour d'Anne de la chercher partout. Pendant ce temps, Annie critique une caissière de ne pas avoir attendu la fin du processus du changement de son visage: tous ses traits avaient été déplacés vers la droite. « J'étais pressée », s'excuse la caissière en rougissant.

Anna se retrouve devant son miroir, essoufflée. Elle lui demande un nouveau visage. Elle sera chargée deux fois dans la journée, mais elle s'en fiche. Le miroir scanne son code-barre. Anna veut un nez aquilin, des sourcils ronds, de grandes oreilles, la peau plus foncée et les lèvres en forme de cœur. Anna, satisfaite, retourne rejoindre Anne. Sur le chemin, on la regarde de travers, mais Anna est fière.

Anne est stupéfaite. Elle réprimande Anna. Se prend-elle pour une

prostituée? Pour une femme de l'extérieur? Ou pire, pour la conseillère en esthétique? Anna perd son sourire. Annie entend les rumeurs à propos d'Anna et avoue quelques secrets sur son compte. Elle a une moue renversée lorsqu'elle revoit son amie. Anna décide de se cacher dans son appartement. Elle n'a pas les moyens pour changer de nouveau son visage.

Mais le geste d'Anna fait réfléchir Anne. Cette dernière, le lendemain matin, demande au miroir quel serait son véritable visage sans tous ces changements, son visage au naturel. L'image reflétée cause un hurlement d'horreur chez Anne qui bascule en arrière. Tremblante, elle change immédiatement son visage pour celui à la mode du jour. Néanmoins, ce visage fripé et ridé qu'est le sien la poursuivra dans ses cauchemars.



Le lendemain, Annie entend la conseillère en esthétique suggérer un nez aquilin. Une fois dans le corridor où s'alignent les portes des appartements, Annie voit avec dégoût Anna: elle a les yeux en dessous du nez.

Annie la condamne. Prête à vomir. Hurle. Ses voisines aussi. Le centre châtie Anna dont le visage se liquéfie en larmes. Elles se rassemblent toutes, solidaires, pour forcer Anna à l'extérieur. La police intervient pour sécuriser l'expulsion d'Anna. On ne veut plus la revoir. Anne est montée à l'étage supérieur et Annie renie tout lien d'amitié avec Anna.

Anna se retrouve seule devant le centre, aveuglée par le soleil qu'elle ne connaissait pas et qu'elle maudit. Lorsqu'elle se retourne, elle voit une civilisation laide et arriérée. Une bohémienne vient l'aborder avec un sourire pervers. Anna n'a jamais vu un tel visage. La bohémienne tient un miroir entre ses mains et propose de montrer à Anna le visage qu'elle aurait dans son état naturel. Le nouveau reflet plaît à Anna, surprise d'y voir des yeux bleus, un visage ovale et des cheveux clairs.

« Mais voici maintenant le vrai visage derrière tous ces masques », ajoute la bohémienne et le miroir commence à se transformer. Anna s'exclame d'aversion. Son visage est tout déformé. Ses yeux ressemblent à des rectangles. Ses lèvres s'étirent en quelque chose de répugnant. Sa peau est recouverte de taches rouges. Son visage est pixélisé. « Virtualiser son image laisse des séquelles. » Anna ne comprend pas. Le miroir se fracture. Cette monstruosité sera le dernier de ses visages.

Quelques jours plus tard, Annie aura retrouvé une nouvelle Anne et une nouvelle Anna. Toutes les femmes auront leurs yeux en dessous du nez.

# LES DERNIÈRES SECONDES D'UN GLACIER

ÉMILIE GINGRAS-BERGERON

— En direct du pôle Nord, voici la situation. Il ne reste plus que 24 heures au dernier glacier, selon les experts glaciologues. La banquise ayant fondu radicalement durant les dernières années, il ne subsiste plus qu'un seul morceau de glace. Depuis plusieurs semaines, des milliers de personnes se retrouvent dans la ville de Nuuk au Groenland, dû à plusieurs mouvements spontanés sur les réseaux sociaux. Soit dans le but de manifester ou seulement pour témoigner de ce triste dénouement, qui marque la fin d'une ère...

Cassandra éteint le son de l'écran mural, un outil indispensable, acquis, à la fin de ses études. Il fait chaud dans son petit appartement à Montréal. Elle est étendue sur son sofa, regardant inlassablement sur son écran les images des différents médias, suivant le dossier du glacier. Diplômée de l'université en journalisme, elle est toujours sans emploi. Elle compatit avec le glacier qui bientôt se fondera dans la masse d'eau du pôle Nord, tout comme elle dans la masse des chômeurs. Les contes de fées sont terminés, même le père Noël n'a plus de maison. Elle laisse aller ses pensées délirantes, puis elle reçoit un appel. L'écran multimédia change et affiche le numéro. C'est Harvey, un ami journaliste... Elle n'a pas envie de décrocher. Harvey essaie de l'aider, mais parfois elle a envie de tout laisser tomber. Après quelques instants, elle s'approche de l'écran et appuie sur le bouton: répondre.

— Salut Harvey...

— Hey Cassandra, t'es pas au pôle Nord!

— Non, je sais... Je devrais.

— J'ai quelque chose pour toi! Cette fois, je crois que tu as des chances!

— Tu sais que tu me dis ça souvent, Harvey...

— Je sais, mais écoute-moi. Je m'occupe d'un nouveau blogue pour la boîte et j'essaie de réunir plusieurs articles de jeunes journalistes en lien avec le dossier du glacier. Ce serait une occasion en or! Mon patron se sert de ce petit concours déguisé pour recruter. Je sais que ce dossier te tient à cœur, tu sais, je lis ton blogue! Bon je te laisse et si tu veux participer envoie-moi ton

article dans les 24 prochaines heures! Bye!

24 heures, comme le glacier, Cassandra trouve qu'elle a beaucoup de points en communs avec lui, finalement.

Trois heures plus tard, elle se trouve à l'aéroport de Montréal, assise dans l'avion décollant pour Nuuk, la capitale du Groenland. Une partie de ses économies s'envole avec elle, le tout, avec l'espoir que cet article lance sa carrière. Elle observe par le hublot, consternée, le territoire asséché, d'une couleur dorée, terne. Deux heures plus tard, l'avion atterrit. Dans l'aéroport, des tonnes de guides offrent d'emmener les touristes près du glacier à bord de yacht luxueux, à des prix exorbitants. Cassandra préfère attendre et se rend à la ville. Arrivée là-bas, une marée de gens l'engloutit. Des Japonais, des Russes, des Américains, certains manifestent, d'autres prennent des photos. Toutes sortes de kiosques improvisés offrent des souvenirs ridicules. Contrariée et épuisée par l'agitation, Cassandra décide de prendre une pause à un café. Elle commande, puis s'installe sur la seule chaise libre, partageant une petite table avec un inconnu. Elle prend une gorgée et observe la ville. De grands espaces, des maisons colorées et des montagnes au loin, ce devait être un endroit stupéfiant avant la fonte des glaciers, maintenant, le paysage est morne. Malheureusement, les touristes s'agitant d'un côté à l'autre de la rue, jacassant, traînant, ne semblent pas réaliser la gravité du désastre. Des manifestants scandent leurs slogans, anonymes. C'est

la fête, une fête foraine et c'est à la fois un désastre, des funérailles. Ce contraste criant l'inspire, elle note sur sa tablette. Une brochure tombe à ses pieds. Elle la ramasse, puis y lit: le dernier glacier au meilleur prix! Son voisin de table s'excuse en un anglais rudimentaire, puis elle lui pointe la brochure. L'homme âgé lui explique qu'il prend des gens sur son bateau de pêche pour voir la fonte du dernier glacier. « C'est exactement ce qu'il me faut », se dit-elle. Elle conclut la transaction avec lui, puis il lui donne l'heure du rendez-vous. Elle repart plus déterminée et le cœur plus léger.

Cinq heures du matin, Cassandre est sur le pont du bateau de pêche, une antiquité avec son moteur à essence. Le bateau démarre. Elle voit déjà au loin d'immenses yachts luxueux, aux logos des plus grosses chaînes de télévision. Elle laisse ses pensées divaguer, portée par le rythme lent des vagues. « Incroyable », se dit-elle. Pendant tant d'années, les glaciers ont fondu, anonymes, incompris, puis au moment où il n'en reste presque plus rien, des milliers de personnes veulent le voir. La fonte a été un mythe, puis elle est devenue réelle et enfin elle redeviendra un mythe. Cassandre pourra raconter à ses enfants ou même à ses petits-enfants, comment c'était d'avoir des glaciers sur la planète. Comment la terre était bleue et verte avant. Ses pensées et son article prennent forme. Elle écrit. Levant les yeux, elle remarque un rassemblement d'embarcations au loin. Elle plie sa tablette et la range dans la poche de sa veste. Arrivés, ils se fraient un chemin entre les énormes yachts. Elle entend les scientifiques de la station crier avec des porte-voix des indications

aux touristes. Ils ont créé un périmètre et au centre, Cassandre entrevoit une petite masse de glace. Il ne reste qu'une heure avant la fin du glacier et la remise de son article. Certains bateaux essaient de s'approcher le plus près possible en poussant les bouées du périmètre. L'ONU intervient et Green Peace s'en mêle. L'événement devient un tohu-bohu de gens qui se bousculent pour voir. Une alarme provenant de la station retentit, il ne reste plus que 20 minutes, soit 40 minutes en avance sur le temps estimé. Un glaciologue en colère, criant dans un porte-voix, explique que la chaleur dégagée par les moteurs, l'éclairage et l'agitation ont accéléré le processus de fonte.



Sa voix est noyée par les chaînes de télévision qui font leurs reportages et la foule qui parle pointant le morceau de glace pratiquement invisible. Le glaciologue lance son porte-voix et tombe à genou, puis le silence s'installe, propagé comme par un virus. Il ne reste plus que le son léger des moteurs qui bourdonnent tranquillement. Cassandre voit mal ce qui reste de la glace, elle est transparente, puis plus rien. Le moment reste en suspens. À l'unisson, les guides touristiques et les animateurs télévisés annoncent la fin du dernier glacier. Un premier yacht s'éloigne de l'endroit. Il est suivi de plusieurs autres. Notre capitaine nous informe qu'il doit attendre que les embarcations s'éloignent, avant de pouvoir retourner au port. Les scientifiques regardent encore l'eau à l'intérieur du périmètre. Cassandre termine son article, « Le mythe des glaciers », voulant dénoncer l'inactivité et le déni de tous face à cette catastrophe écologique. Elle envoie l'article à Harvey. Enfin, leur bateau s'éloigne. Elle lève les yeux, le glacier n'est plus là, il est libéré, un peu comme elle en cet instant. La seule trace qui reste de cet événement ce

sont les déchets flottant sur l'eau.

# [RE]SENTIR. NÉO-Ω

RILEY FORNERET  
LEXXY LACENAIRE

Je rêve souvent aux lumières du Shibuya début 21e. Les gens se muent dans les rues. Seules les lumières rouges coupent cette trainée baveuse. Je m'y sens si seul. Au réveil, pour ne pas désespérer, je repasse l'Archive de la Naissance sur l'écran de mes

yeux.

Je suis avec les images.



L'Artiste s'approche de moi. Il rit. Ses instruments brillent dans la nuit et je crois que ça fait peur. En tant que filament liquéfactionniste, ce genre de choses devrait m'importer peu – et pourtant, le sourire renversé de l'Artiste engendre en moi un malaise probablement semblable à celui que ressentait jadis les quinquagénaires occidentaux face à leurs failles organiques.

Je dis je. Il est déjà trop tard, et pourtant je s'imagine encore reposer paisiblement dans le grand liquide alors que ses subjectivités en sont éjaculées, un organe à la fois. Un des plus robustes pense aux chiens. Un autre, à l'élection du premier président noir américain. Le plus bas, lui, à une femme siliconée du nom de Rikki Six.

L'Artiste invective: « Tu es si beau déjà. Sans être encore terminé, je peux discerner l'âme qui t'habite. Même si tu es encore un amas de glus je commence déjà à t'aimer. Tu seras corps! » Lentement, je comprends ce qui maintenant m'apporte d'un même geste le plus grand bonheur et un avant-goût d'apocalypse: tu c'est moi.

Au rythme de mes reflux, l'Artiste lève son bras droit – un bras-couteau, comme il est de bon ton d'arborer chez les activistes Corpophiles avides de boucherie néo-baroque: « Tu me regardes à peine pour saluer notre présence commune aux énergies. Tu es muet, mais je sais ta joie ». Il semble prier et je suis un agneau

doux. C'est ma première réalité. Le couteau pénètre ma peau de viscosités qui hésite entre frémissement et succion. La lame coule en moi, comme un poisson dans du latex en ébullition. Je suis un océan sur le point de se fossiliser.

Dans le Grand Liquide Organique, il n'y a qu'une sensation diffuse du Tout, composée de mouvements tourbillons-courbes-droites. Parfois, tout de même, certains organes hurlent. Ces anomalies sont fondues en silence dès que les instances liquéfactionnistes les localisent. Personne n'advient. Le flux se poursuit, irréductible. La rigidité qui naît maintenant en moi me colonise. Et bien que je connaisse toutes les fleurs du mal par cœur – comme tout mon semblable, d'ailleurs – j'ai l'impression de les comprendre vraiment pour la première fois. Peut-être alors que l'Artiste est l'Ennemi et que je suis cette passante dans les rues du Paris 19e. La douleur dit oui. Tout ce qui m'entoure dit non. Je vomis un os.



L'Artiste, entendant le son du solide s'échouant sur le plancher, cherche à me rassurer: « N'aies pas peur. Laisse ton corps avouer. Le couteau fleurit; les os sont ses pétales. Tu seras beau et vertébré ». Puis, il s'agenouille pour lécher tendrement le pourtour de l'os. Je sens très précisément les mouvements de sa langue me nettoyer des miasmes liquéfacteurs. Ça chatouille. Ça chatouille tellement, mais ce n'est pas drôle. Rien n'est drôle. Je vomis des os, des eaux et des os. Je me vide littéralement sur le sol. L'Artiste me désosse. Il me soustrait au Tout de glu.

Tout est noir.





Les rues de Shibuya débordent d'ombres errantes. Le G.L.O bloque le plafond du ciel et le Soleil est un mythe. La Terre est plate. À chacune de ses extrémités, des gens tombent. Ils sont mangés par des monstres. Mais pour l'instant, tout ce que je vois, c'est un homme gris, bien droit. Il se nomme Giacometti. Il dit être une statue. Sa rigidité m'est sublimement inquiétante. Rien ne sort de notre entretien sinon qu'il faut un jour mourir. Tout le monde le sait sauf l'ordre établi.

Demain, nous le renverserons.



# NÉBULEUSE

FÉLIX BLANC

S'il advient parfois qu'en parcourant les astres du regard, vous en saisissez l'un d'entre eux s'évanouir, c'est que déjà, et probablement depuis longtemps, sa flamme est éteinte. La lumière, on a tendance à l'oublier, a elle-aussi une vitesse et par là une limite. Son message traverse furieusement l'espace depuis des ères qui dépassent souvent largement les bornes de notre existence. Aussi, ce moment, cet instant où une lueur se soustrait au firmament court-il sans cesse depuis son origine à travers le néant, jusqu'à venir – mine de rien – s'échoir dans un œil, petite vague lumineuse.

Mais tel n'est le sort que d'une vaguelette, que d'un fragment de ce souvenir ému; l'étoile, puisque sphérique, projette son éclat d'une infinité d'autres angles. Or, bien que la majorité de ses jets trouvent leur terme en des obstacles, toujours en restera-t-il pour persister, pour célébrer la gloire insaisissable d'un moment révolu. Chaque image consiste en un faisceau d'influx lumineux, un météore, une bouteille à la mer, projetée à une vitesse ahurissante

au travers du vide, faisant ainsi du cosmos un royaume infini d'archive, un incommensurable musée de toute la mémoire du monde.

Il est drôle, ce sentiment que l'on peut avoir, en laissant des traces, cette impression que l'investissement de notre conscience dans les choses prolonge notre identité. Peut-être doit-on la genèse de ce phénomène à la présence, en nous si soutenue, de cette personne aimée dont le seul souvenir qu'il nous reste est ancré en quelque photographie, en quelque message, en quelque pensée. Par notre subjectivité lui semble être accordée une nouvelle existence, une nouvelle vie absolument indépendante de l'objet concerné. Peut-être nous disons-nous tout bas: si l'identité se compose entre autre part d'un vécu qui nous est propre – indépendant des subjectivités extérieures –, et d'autre part d'un vécu à travers la conscience des autres, alors tant et aussi longtemps qu'un fragment de nous-même demeurera dans la mémoire d'un ami, d'un lecteur, d'un cimetière: une partie de nous aura survécu.

L'espace, gigantesque bourdonnement de lumières, pourpres envolés de lueurs, désert dépeuplé, et pourtant! Ce cimetière sans lisière étend la vie jusqu'au néant le plus éloigné de ce que nous est le monde. La trace en tant que manifestation du passé réactualise la vie au sein du mort. Chaque événement, à ciel dévoilé, est inscription de vie quelque part, espoir de survivance du devenir à même l'inerte. Plusieurs penseurs grecs se figuraient qu'à la contemplation du cosmos, l'humain devait être en mesure de déceler l'ordre des choses. Dans le mouvement des astres se

manifestait, par la constance des rotations célestes, la fixité de l'Être en général. Il suffisait de savoir lire le ciel pour comprendre la place qui nous était due. Aussi s'agit-il peut-être de savoir lire ces lumières. Il est parfois rassurant de se dire qu'elles volent plutôt, images perpétuellement fidèles à leur configuration initiale d'émission. Sous le jour de notre imagination, à la vitesse de la lumière, l'instabilité du monde semble se découvrir une cohérence insoupçonnée.

Pourtant, l'espace et le temps nous divisent par endroits, nous soumettent au devenir et nous refusent à l'immutabilité des choses. En appliquant par son langage des termes stables à des entités mouvantes, l'humain se condamne – bien malgré lui – au désespoir que lui incombe la discordance de ses attentes avec l'effectivité du réel. Nous sommes blessés de ce que les flots du temps nous entraînent dans une cascade vouée à nous échapper, de ce que le temps file, linéaire, alors qu'on eut parfois souhaité de lui qu'il fut circulaire.

Mais si parfois l'attente, le désir opaque nous laissait au néant, de-siderare, seul et sans ombre même d'un soleil, j'aime me rappeler le sens sidéral de ces petits symboles étoilés: et alors les limites de l'existence puis leurs vertiges s'estompent. Le moment devient mouvement, aspiration effrénée, exercice de style existentiel immortalisé comme semblable dans l'ailleurs, hypostasié à même la corporalité lumineuse des images, corps céleste du vaste bal des forces qu'échafaude le temps. L'« autre »

qu'est le « je » n'est finalement jamais vraiment perdu, pas plus que ne le peuvent être ces êtres chers qui, quoi qu'immédiatement inaccessibles, sont bel et bien, dans un autre espace temps, tout aussi véritablement à nos côtés.

Les étoiles ne s'éteignent jamais vraiment tant que la pensée se permet – par ses représentations – d'en rattraper les lueurs. Plus généralement, les fondements de toutes réalités sont calqués sur ce jeu de perspectives spatio-temporelles, jeu de lumières, théâtre grandiose d'ombres amoureusement rattachées au réel, réel relevant au final bien davantage de la poésie que de la science. S'il est bien un ordre visible au travers des astres, de notre identité, de celle des autres, c'est par la force de l'imagination qu'il est rendu possible. Ordre, cosmos: on parle finalement de fabulations, de corrélations humaines; gigantesque jeu d'ombres poétiquement agencées dont on oublie trop souvent l'intérêt fondamental. En l'esprit de chacun défilent ces spectres, apparitions diaphanes du lointain qu'on pourrait croire animées par la lanterne magique de Huygens. Comme à la projection de celle-ci, les étoiles dépendent de la subjectivité du contemplateur qui, de manière analogue au machiniste, insuffle magiquement la vie au travers de l'opaque obscurité de la salle.

Cette étoile, plaie béante dans le ciel, cette photo, étendard de l'ailleurs en ma chambre. Moment assassiné en image, et pourtant! N'est-elle vraiment que catastrophe? Après tout, la désuétude de l'image s'impose par la structure qui la sous-tend: le passé n'est réellement passé que s'il se compare au présent. La vérité se doit d'être adéquation entre plusieurs termes, mais l'on crée cette adéquation nous-même de toute part par le langage, on dessine une ligne entre des points inventés. De là seulement pouvons nous qualifier les moments d'actuels ou d'inactuels, les configurations du réel de vraies ou de fausses. La malléabilité des axiomes au travers du temps et de l'espace nous l'ordonne ainsi: accordons-nous cet exotisme onirique nécessaire! Ravivons cette étoile d'une

autre lumière que de celle qui brille par son absence. Et oui, encore nous faudra-t-il s'évertuer à négliger tout ce vide, tout ce givre que laissent parfois dans nos ciels les plus grands soleils.

« Il est probablement une immense courbe invisible, une immense voie stellaire où nos routes et nos buts divergents se trouvent inscrits comme d'infimes trajets – élevons-nous à cette pensée! [...] – Et ainsi nous voulons croire à notre amitié d'astres, dussions-nous être ennemis sur la terre. »

— Nietzsche, Gai savoir, §279.



EQUIPE  
D'EKPHRASIS

COMITÉ ORGANISATIONNEL

Sara Giguère, Geneviève Le Dorze, Sophie  
Levasseur, Cédric Trahan, Francis Tremblay,  
Élise Warren

COMITÉ LECTURE

Mélogie Drouin, Sara Giguère, Sophie  
Levasseur, Cédric Trahan, Francis Tremblay,  
Frédérique Tremblay, Élise Warren

GRAPHISME

Élise Warren

DÉPÔT LÉGAL

Bibliothèque et Archives nationales du Québec,  
2016

EKPHRISIS.CA





